

Le photographe, le drone et l'archéologie

Raphaël Dallaporta et l'architecte Yves Ubelmann s'entraînent pour une mission de fouilles au sud de Kaboul

Devoirs de vacances

Les comploteurs ont bien choisi leur planque. Perdu dans les plaines dorées de la Beauce, le petit village de Corbreuse, dans l'Essonne, n'attire guère l'attention. Une charmante église, des jardinières fleuries, une carriole tirée par un poney... Qui se douterait que le portail d'une vieille ferme abrite un étrange camp d'entraînement? Dans le jardin, près du barbecue, sur le banc, en lieu de coussins bayadères s'étalent des tapis venus d'Afghanistan. Mais c'est sous un drap discret que se trouve l'objet du délit. Avec son capot de Plexiglas, ses circuits électroniques miniaturisés et ses six hélices agressives, la chose ressemble étrangement à un drone. Et c'en est un.

Les deux pilotes qui s'entraînent chaque jour à le manipuler ont plus l'air d'étudiants atterrés que d'agents des services secrets ou d'apprentis terroristes. Le photographe Raphaël Dallaporta, l'un des cerveaux du projet, a l'œil au beurre noir. Mais on apprend très vite que c'est le dommage collatéral d'un enterrement de vie de garçon trop arrosé.

Son complice, l'architecte Yves Ubelmann, se dépêche d'enlever un pull aux couleurs de l'armée américaine – un souvenir « kitsch » rapporté de Kaboul. Les deux jeunes gens ont l'air dangereux ou illuminés. Ils sont pacifiques et sérieux à l'extrême : le drone leur servira à photographier des sites archéologiques en Afghanistan.

En septembre, la fine équipe partira pour Mes Ainak, au sud de Kaboul. Là-bas, ils travailleront avec un groupe d'archéologues de la Délégation française archéologique en Afghanistan (DAFA) venus apporter leur concours aux archéologues afghans sur une campagne de fouilles de grande ampleur. Il y a



« Autoportrait ». Yves Ubelmann et Raphaël Dallaporta dans la Beauce. RAPHAËL DALLAPORTA POUR « LE MONDE »

urgence : le site de Mes Ainak abrite les restes exceptionnels d'un monastère bouddhique de l'époque kouchane (préislamique), et en six mois une centaine de statues ont déjà été mises au jour. Mais le sous-sol renferme d'autres richesses : le deuxième gisement de cuivre au monde. L'exploitation de la mine a été cédée à des Chinois pour 6,5 milliards de dollars (4,9 milliards d'euros), et ces derniers attendent le feu vert pour commencer les forages. En attendant, l'armée afghane surveille le site nuit et jour.

Vu l'itinéraire de Raphaël Dalla-

porta, 30 ans, cette étrange histoire de drone n'est pas si surprenante. Depuis ses débuts, le photographe a suivi un parcours original, entre photographie documentaire et engagement. Son angle d'attaque? « Faire parler des choses muettes. » Comme des mines antipersonnel, photographiées avec un atroce raffinement – un travail qui l'a révélé en 2004 et qui est aujourd'hui repris dans un livre, *Antipersonnel* (éd. Barral, 88 p., 35 €).

Il y a eu des façades d'immeubles, révoltantes de banalité, qu'il a collectionnées dans une série sur l'esclavage domestique, et qui

seront exposées sur les murs de la ville de Genève du 6 au 29 septembre. Le photographe a aussi travaillé à la morgue, sur des organes abîmés livrés à l'autopsie. Pour chaque série, Raphaël Dallaporta travaille « sous influence », s'évertuant à définir un protocole de prise de vue adapté aux contraintes d'une profession.

C'est le cas du projet afghan, pour lequel le photographe et l'architecte, qui se sont connus au lycée, ont travaillé à la jonction de leurs deux domaines. « Les archéologues ont toujours besoin d'images aériennes, explique Yves

Ubelmann. Ils utilisent souvent des ballons d'hélium ou des perches rudimentaires. Mais les images obtenues sont déformées. » Les deux amis ont eu l'idée d'embarquer un appareil photographique sur un drone pour tourner autour du site et multiplier les points de vue. « En archéologie, on dit qu'une pièce de monnaie donne autant d'informations qu'une vue satellitaire, indique le photographe. Nous pourrions aller de l'infiniment grand à l'infiniment petit. »

Avec l'aide de l'informatique, en conjuguant les données fournies par le drone et par des prises de vue

au sol, les deux amis veulent aussi créer des images en trois dimensions. Histoire de pouvoir recréer, par extrapolation, les parties manquantes d'un temple ou d'une sculpture. L'outil pourrait s'avérer précieux à Mes Ainak, où nombre de statues, victimes de pillages après l'invasion américaine, sont privées de tête.

La réalisation du projet n'a pas été simple. Un troisième larron informaticien a compilé deux logiciels en accès libre pour arriver à obtenir des images en 3D exploitables. Il a aussi fallu faire construire – en France – un drone capable d'embarquer un appareil photo actionné à distance. Reste enfin à piloter l'engin, ce qui n'est visiblement pas une mince affaire.

Il a aussi travaillé à la morgue, sur des organes abîmés livrés à l'autopsie

En attendant le départ, les deux complices mènent la drôle de vie des « nerds », ces dingues de technologie totalement asociaux. Ils potassent des magazines d'aéromodélisme cryptiques et des traités sur la perspective. Ils s'entraînent plusieurs heures par jour sur un simulateur de vol ou sur un petit drone d'essai, qui a déjà beaucoup mordu la poussière. Ils s'appliquent à reconstituer la petite église de Corbreuse en 3D. « Ce qui est compliqué, explique Raphaël Dallaporta, c'est qu'en photo je suis habitué à des conditions parfaites, en studio. Là-bas, il faudra se débrouiller. »

Le drone a été conçu pour pouvoir être léger, maniable et réparable. Il ne devrait normalement pas être détecté par les radars militaires. Reste que si malgré tout l'engin devait s'écraser, victime d'un vent contraire ou d'une mauvaise manipulation, les deux amis ont prévu un plan B, au design nettement moins agressif. Dans leur valise, ils emporteront aussi un rokkaku. Autrement dit, un cerf-volant. ■

Claire Guillot

Le Festival de Locarno secoué par « Bas-Fonds », d'Isild Le Besco

L'actrice et réalisatrice signe un troisième film inspiré d'un fait divers. Brutal par ses images comme par sa sincérité

Locarno (Tessin)
Envoyé spécial

Pendant la projection de presse de *Bas-Fonds*, mardi 10 août, au Festival de Locarno, on a entendu quelques ricanements. De ceux que l'on pousse pour manifester que l'on résiste, qu'on ne veut pas admettre ce qu'on a sous les yeux. Ce qu'on voyait à l'écran était terrible, et aucun ricanement ne pouvait le réfuter.

Bas-Fonds, le troisième film d'Isild Le Besco est très court, à peine plus d'une heure – « Nous n'avons pas beaucoup de pellicule », dit-elle – et très ample. A 25 ans, la jeune femme voulait faire un film sur des « personnages qui sont comme de la viande ». Elle s'est inspirée

d'un fait divers survenu en Auvergne en 2002. Trois jeunes femmes avaient été arrêtées après le meurtre d'un boulanger, tué d'une décharge de chevrotine.

Alors que les deux premiers films d'Isild Le Besco, réalisatrice (elle en compte deux douzaines tant qu'actrice) *Demi-Tarif* (2004) et *Charly* (2007), étaient très libres dans leur expression, elle a choisi de tourner *Bas-Fonds* en 35 mm, en écran large, comme si la rigueur de la mise en scène – qui lui est venue naturellement – était indispensable pour donner forme à la brutalité insensée de la vie quotidienne de son trio.

Effarée par la lourdeur de la peine infligée à la meurtrière, vingt-huit ans de prison, Isild Le Besco a voulu réinventer, en s'éloignant

souvent du fait divers, le parcours de ces trois filles, qui s'est formé autour d'une femme forte, brutale, criarde, Magalie. Incarnées par trois débutantes, Valérie Nataf, Ginger Roman et Noémie Le Carer, choisies au terme d'interminables séances de casting, ces corps privés de tout – de biens matériels et surtout d'amour – sont devenus pour la réalisatrice les objets d'une célébration, envers et contre tout. « Quand je rentre dans une pièce, dit-elle, je suis attirée par la personne au fond qui ne dit rien, plutôt que par celui qui fait le malin. »

Toute la journée, à Locarno, Isild Le Besco s'est défendue d'être attirée par le spectacle de la mise en scène : « Ce n'est pas ce que je voulais montrer », ou par le thème l'homosexualité féminine, comme cer-

tains de ses interlocuteurs l'ont suggéré. En revanche, *Bas-Fonds* est traversé, comme nombre de films récents (en France, *Poison violent*, de Katell Quillévéré ou *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois), par l'irruption de la religion. Les diatribes ordurières de Magalie, le casse minable, le procès, sont scandés par de beaux plans de ciel ou d'eau, sur lesquels on entend la réalisatrice dire des psaumes.

Rédemption par la foi

Les dernières séquences, qui mettent en scène le procès, avec une économie de moyens forcée mais magnifique, réintroduisent dans le corps du récit le thème de la rédemption par la foi. « Mais elle aurait aussi bien pu être musulma-

ne. Ce n'est qu'une réponse, ce n'est pas la réponse », précise la réalisatrice. Ce film est tellement brutal – dans ses images, mais aussi dans sa sincérité – qu'il a pour l'instant fait peur à beaucoup de monde. *Bas-Fonds* a été tourné avec l'argent de l'avance sur recette et de la région Limousin. Les chaînes de télévision, les distributeurs en salles se sont pour l'instant abstenus.

En début de festival, on avait vu Isild Le Besco en actrice, dans *Au fond des bois*, de Benoît Jacquot (*Le Monde* du 6 août), un film qui traitait – sur un mode plus matérialiste – lui aussi du mal fait aux autres et du manque d'amour. Elle était absente lors de la projection et remarque en passant qu'elle n'a toujours pas vu le film. ■

Thomas Sotinel

Justice L'assassin de John Lennon demande sa liberté conditionnelle pour la sixième fois

Mark David Chapman, 55 ans, condamné à perpétuité pour l'assassinat, le 8 décembre 1980, à New York, de John Lennon, devrait comparaître à la mi-septembre devant une commission d'application des peines pour demander sa liberté conditionnelle, ont annoncé, mardi 10 août, les autorités du pénitencier d'Attica. C'est la sixième fois que Chapman fait cette demande. – (AFP.)

Cinéma Jerzy Skolimowski en compétition à la Mostra de Venise

Le film *Essential Killing*, de Jerzy Skolimowski, terminé à temps, pourra participer à la compétition pour le Lion d'or, viennent d'annoncer les organisateurs de la Mostra de Venise (du 1^{er} au 11 septembre). Vingt-quatre films seront donc en compétition. – (AFP.)

UNE SÉLECTION À PRIX SPÉCIAL DISPONIBLE ÉGALEMENT SUR TOUTES LES PLATEFORMES DE TÉLÉCHARGEMENT LÉGAL

RÉVISEZ VOS CLASSIQUES

RAVEL BOLÉRO CLAUDIO ABBADO

Lorsque Maurice Ravel se lance dans la composition du *Boléro*, en 1928, il se met au défi d'écrire une pièce qui deviendra aussi populaire que *La Madelon*. Or, en 2010, bien peu de français se souviennent de cette *Madelon* qu'entonnaient les poilus en revenant du front. En revanche, le *Boléro* reste l'une des pièces de musique classique les plus jouées dans le monde ! Les temps changent, et seules les œuvres de génie perdurent. Le *Boléro* est une musique envoûtante, avec son rythme obstiné, son orchestration subtile et son lent crescendo qui est un véritable défi pour les chefs d'orchestre. Quant à la mélodie, elle est de celles qui vous accompagnent des jours entiers quand vous l'avez entendue une fois ! Alors disons-le sans aucune hésitation, Ravel a incontestablement gagné son pari : Adieu *Madelon* !

DÉCOUVREZ SUR RADIO CLASSIQUE DES EXTRAITS DE CET ALBUM, TOUT L'ÉTÉ DANS LES ÉMISSIONS SUR LA ROUTE DE VOS VACANCES ENTRE 9H ET 12H, VOS APRÈS-MIDI D'ÉTÉ ENTRE 15H ET 18H.

RETROUVEZ LE BOLÉRO SOUS LA DIRECTION DE GUSTAVO DUDAMEL LE 10 OCTOBRE À 19H15 SUR ARTE

CD 4157722

arte radio classique mac.com Agitateur de curiosité